

L'ORPHELINE

A l'Académie Saint-Thomas [S. T. R.]

I

De ses rayons mourants le soleil, qui décline,
Eclaire faiblement la muette colline
Où le champ du repos s'étend silencieux ;
L'Occident s'assombrit, le roi du jour s'efface,
Ne laissant après lui qu'une légère trace
De son passage dans les cieux.

Un silence profond règne sur la nature :
Pas un bruit, pas un souffle, ou le plus doux murmure ;
L'oiseau suspend ses chants et s'enfuit dans les bois.
C'est l'heure où les mortels adressent leur prière
A Celui dont le nom fait remuer la terre,
Trembler les puissants et les rois.

La lune à l'horizon lentement se balance,
S'élève, et dans les airs avec grâce s'avance,
Promenant dans l'azur son profil argenté ;
Elle semble enlever leur éclat aux étoiles
Et vouloir les cacher sous les brillantes voiles
De sa blanche et molle clarté.

II

Le voyageur, errant au pied de la colline,
Voit une blonde enfant qui doucement chemine
Et dirige ses pas vers le lieu du repos.
On lit sur sa figure une amère tristesse...
Elle résiste en vain... la douleur qui l'opprime
La fait éclater en sanglots...

Elle marche, elle avance, et timide, et pensive,
Un rien la fait frémir, une ombre fugitive
Ride son noble front, la trouble et la poursuit...
Elle vient sur la tombe où repose sa mère,
Seule, en cet endroit funèbre et solitaire
Pleurer au milieu de la nuit.

A genoux sur le marbre et, l'œil encore humide,
Elle jette un regard soucieux et timide
Sur les sombres tombeaux çà et là dispersés ;
Puis, levant vers le ciel ses yeux voilés de larmes,
D'un accent douloureux, mais pourtant plein de charmes,
Elle dit ses malheurs passés :

III

"O Mort ! que tes arrêts sont remplis d'amertume
"Ma vie en noirs chagrins lentement se consume
"Je t'en supplie, oh ! viens mettre un terme à mes jours !
"Il ne me reste plus un ami sur la terre,
"J'ai perdu pour toujours dans le cœur de ma mère
"L'objet de mes seules amours !

"O Mort ! tu m'as ravi cette douce espérance
"Et ces rêves charmants de ma paisible enfance,
"Je n'ai plus ici-bas ni plaisir, ni bonheur.
"Ainsi qu'une hirondelle, errante et fugitive,
"Loin de tout bruit mondain je vis, triste et craintive
"Dans le silence et la douleur.

"Mes jours étaient heureux et passaient comme une
"De mon âme paisible aucun nuage sombre l'ombrage
"Ne venait obscurcir la rieuse gaieté.
"Dans la nature alors tout semblait me sourire
"Et le parfum des fleurs, et l'aimable Zéphyre,
"Et la fraîcheur des soirs d'été.

"L'oiseau ne parle plus à mon âme en détresse
"Ses sons les plus charmants font croître ma tristesse ;
"Le gai ruisseau n'a plus ce murmure si doux,
"Véritable enchanteur de ma jeune existence.
"Hélas ! tout s'est enfui... ! Je n'ai que ma souffrance
"Et le lâche abandon de tous...

"O ma mère ! ici-bas je ne saurais plus vivre !
"Avec toi le plaisir, dont notre âme s'enivre
"A cet âge où l'enfant ne connaît que douceurs,
"S'est éloigné de moi... Depuis, faible victime
"De mon isolement, je descends à l'abîme
"Où finiront tous mes malheurs !...

"Désormais, sous mes doigts incertains et débiles
"La lyre ne rend plus que des accords stériles,
"Que des sons sans vigueur ou des gémissements ;
"La nature elle-même insensible à mes larmes
"Me semble tous les jours perdre de nouveaux charmes
"Ses attraits les plus séduisants.

"Ne pouvant plus longtemps de cette solitude
"Supporter les chagrins, l'affreuse inquiétude,
"Je te verrai bientôt au pays de la mort,
"Ainsi que dans l'automne une feuille tremblante
"Se détache d'un arbre et tombe frémissante,
"Je tombe sous les coups du sort.

"Sous les sombres cyprès de l'humble cimetière,
"Où tes restes bénis, soustraits à la lumière,
"Reposent doucement attendant le grand jour.
"Je viens pour soulager le poids de ma tristesse,
"Je viens auprès de toi ranimer ma faiblesse
"Me confier à ton amour.

"O toi, du haut du ciel garde mon innocence ;
"Exerce de nouveau ta douce vigilance
"Sur le cœur affligé de ta trop faible enfant.
"Guide-moi sûrement vers la noble patrie
"Où tendent tous mes vœux, ma languissante vie
"Et mes efforts de chaque instant."

IV

Elle se tait et baise avec respect la terre
Qui dérobe à ses yeux les cendres de sa mère ;
Puis elle disparaît dans l'ombre de la nuit...
On la revit encore au temps où la nature,
Lasse des bruits du jour, s'endort dans un murmure
Au souffle du vent qui s'enfuit...

Trois mois après on vit le corps de l'orpheline
Déposé sans apprêt au pied de la colline
Où, pour pleurer en paix, pour prier et gémir,
Elle venait souvent rechercher le silence
Et donner libre cours à sa vive souffrance
Attendant son dernier soupir !

V

Depuis, se transportant sous les arbres funèbres,
Le voyageur distingue à travers les ténèbres,
Ainsi qu'un blond fantôme errant sous nos grands bois,
Une blanche lueur, indécise, tremblante,
D'où s'échappe un soupir, une plainte touchante,
Ou les sons mourants d'une voix...

Ne craignez point !... marchez ! c'est la blonde orpheline
Qui revient parmi nous, quand l'abeille mutine [line
A laissé son travail et s'en va reposer...
Récitez pour son âme une sainte prière,
Elle a passé sa vie à prier pour sa mère.
A sangloter, à soupirer !

SAM DEL EGENIAE.

LETTRE DES INDES

*Impressions d'un jeune missionnaire.—La famine.—
Mœurs et coutumes curieuses.—Détails inédits sur
les habitudes et la vie des dévoués serviteurs de la
religion catholique.—Un appel à nos lecteurs.*

Il m'avait quitté lors du dernier "départ." Cet ami respecté était parti plein d'espoir et avec courage pour sa lointaine mission. Aujourd'hui je reçois de lui une longue lettre détaillée dont je m'empresse, pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, de citer quelques passages :

J'ai commencé l'étude de la langue tamoute, aussi le peu de français que je savais est tout bouleversé, veuillez excuser les tournures plus ou moins barbares de mes missives. Je suis arrivé à mon poste avec un ancien missionnaire, depuis deux jours, et les chré-



Eh. Poirier
miss. ap. de Pondichéry

tiens viennent saluer le nouveau Samy (père) musique en tête, une musique endiablée ; je voudrais que vous puissiez l'entendre, si vous n'étiez pas satisfait vous

seriez bien difficile. Ils apportent quelques fruits sur un plateau, nous font force salutations, s'inclinent jusqu'à terre, le chef de la délégation me salue au nom de tout le village, le Père y répond en quelques mots, ils charment de nouveau nos oreilles par une splendide sérénade et s'en retournent joyeux et contents avec le petit présent que je leur ai fait, non sans avoir loué outre mesure ma grande générosité.

Ce village est une espèce de sous-préfecture—15,000 habitants—située au pied des montagnes du Carnatic et sur la ligne du petit chemin de fer qui traverse l'Inde, du sud au nord. Si la sécheresse ne désolait pas ces contrées, certes, ce serait un pays magnifique. Depuis six mois il n'est pas tombé d'eau et la saison des pluies est passée depuis un mois ! Les gens, dans certains villages, ressemblent déjà à des squelettes ambulants, que sera-ce dans quatre ou cinq mois ? Beaucoup nous disent qu'ils ne font qu'un repas par jour, d'autres tous les deux ou trois jours et quelle nourriture ! Les animaux, en France, la refuseraient. Mais passons, si je continue sur ce sujet, ma lettre ne sera pas gaie !... Je vous ai déjà acheté deux affreuses idoles, comme vous n'en avez jamais vues en Algérie probablement. J'ai recueilli de magnifiques papillons, dont quelques-uns sont gros comme des oiseaux, ils feront bien dans votre belle collection ; pour quelques caches (centimes) je m'en procurerai d'autres... Comme je vous le disais, je suis avec un vieux missionnaire, un Apôtre plein de zèle pour la conversion des fidèles, sa paroisse est presque aussi grande qu'un département français. Lorsque je saurai assez la langue pour pouvoir me débrouiller seul, j'irai dans un coin de son district, au milieu des montagnes, à 29 kilomètres de Polur, sur un immense plateau bordé au sud par une forêt très étendue et à l'ouest par des montagnes peuplées de cerfs, de tigres, de léopards, etc., etc...

Par ce temps de famine je conserve toutes mes ressources pour mes pauvres indiens, pour mes pauvres chrétiens qui meurent de faim et qui, pour tout vêtement, ont, pour la plupart, un lambeau d'étoffe grand comme mon mouchoir de poche ; souvent les enfants n'ont rien pour cacher leur nudité. Excusez-nous, Pères, nous disent-ils, si nous nous présentons dans cet état, devant vous, nous n'avons rien pour nous couvrir. Pour toutes ces raisons, je remets l'occasion de vous envoyer quelques peaux de tigres et quelques bois de cerf à plus tard, après la famine.

Ici le Révérend Père fait une longue description de sa résidence et me réitère la promesse faite avant son départ de réunir pour me les adresser les curiosités qu'il rencontrera, puis, et c'est ici que je fais appel aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, il me dit :

Et les journaux ! en apprenant votre aimable proposition, mon Cher Confrère—le Rév. P. Cadilhac, un Rodézien — dix ans de mission — déjà bronzé comme un indien me dit : "Quelle veine vous avez, Père Poirier ; dites bien à ce généreux ami que moi aussi je vous aiderai à lui envoyer des insectes et des curiosités." Figurez vous que je trouvais ce bon Père faisant ses délices des almanachs du Pèlerin, dont le plus jeune en sa possession est de 1894, en plus les années 1879, 1880, reliés en deux volumes et c'est toute sa bibliothèque. "Quand j'ai fini, me disait-il, je recommence et je me figure que c'est toujours du nouveau quoique je les connaisse par cœur cela me recrée toujours cependant. Pour vous avoir fait une telle proposition, me disait-il encore, et pour l'exécuter si régulièrement, il faut que ce cher Monsieur ait été éloigné quelquefois, se soit trouvé sans nouvelle de la Mère-Patrie." Moi-même je comprends déjà combien il est dur de vivre loin de la France, ignorant des menées de ses ennemis, comme aussi et surtout des efforts des vrais patriotes qui luttent sans trêve pour l'empêcher de sombrer. Encore une fois, merci, en mon nom et en celui de mon Confrère. Quels heureux vous feriez si vous aviez la bonté de joindre à votre prochain envoi l'almanach du Pèlerin de 1902. Nous me reprochiez à Paris de ne vous faire aucune demande. Je crains bien maintenant d'abuser de votre bonté.

J'ai de mon mieux, satisfait aux désirs, si éloquemment exprimés, et aujourd'hui, en mettant sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, la partie de cette longue lettre qui les intéresse sûrement, je me permets de leur demander, s'ils n'ont pas, dans leur bibliothèque, des livres et des journaux illustrés qui pourraient être envoyés à ces vaillants pionniers, à ces Apôtres de la religion.

Je me tiens à la disposition de ceux qui voudraient connaître l'adresse de ces bons Pères et me ferai un devoir de leur faire parvenir ce que l'on voudra bien leur adresser pour eux. Dans cette période de fêtes songeons un peu à ceux qui souffrent et à leurs dévoués pasteurs !

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.